Alessia Ferilli

L’arbre

Une enfant le plante, ses petites mains délicates guidées par celles, plus fermes, de son père. Le bout de ses racines, encore faibles, lui chatouillent les doigts et elle rit. Son père, d’un geste, lui rappelle sa tâche, et elle se concentre à nouveau. Elle doit le poser bien droit dans la terre sans quoi, plus tard, il poussera de travers et finira par s’effondrer. Avec un petit cri d’appréhension elle le lâche, le laisse tomber dans le trou qu’elle a creusé pour lui. Son père recule, la laisse admirer le résultat de son minutieux travail. Elle appuie sa joue contre la terre, fronce les sourcils et l’observe, immobile. L’examen dure plusieurs minutes, quelques secondes pour son père qui la regarde, un petit sourire aux lèvres. Lorsqu’elle se redresse, une moue contrariée s’est peinte sur son visage barbouillé de terre. Non, non, ça n’est pas ça, pas du tout. Elle le reprend entre ses mains, le soulève, évitant avec soin de casser ses minuscules branches. Son père s’approche à nouveau, prêt à l’aider, mais elle le repousse. Elle veut le faire seule. Elle se concentre, tire la langue, louche presque. Elle se rapproche de l’objectif, doucement, avec toute la précision dont elle est capable, du haut de ses cinq ans. Soudain, un cri de joie. Ça y est ! Là, c’est parfait ! Son père la prend dans ses bras, fier. Ensemble, debout au sommet de la colline qui surplombe leur village, ils contemplent son œuvre. Une pousse de chêne, si fragile, un peu penchée sur la droite, mais si peu. C’est ainsi que, au sommet de la colline, un nouveau gardien des souvenirs trouva sa place dans le temps.

Elle a bien grandi, et lui aussi. Il mesure presque cinq mètres maintenant, et ses branches abritent des nids de toutes tailles, qu’elle adore observer de loin, pour ne pas effrayer les oisillons. Sa plantation, moment si simple et important, a été son premier après-midi passé sur la colline, à ses côtés, bientôt suivi par des dizaines, des centaines, des milliers. Sous ses branches, elle a ri sous la pluie et pleuré au soleil. Il est dans tous ses souvenirs, avec ses belles feuilles et ses branches qui n’ont cessé de devenir plus fortes, jusqu’à ce qu’elles puissent supporter son poids. Et aujourd’hui, elles posent leur douce ombre sur le début d’un nouveau chapitre de sa vie.

Elle sourit comme jamais, de ce sourire qu’il aime tant. Ses yeux bleus brillent, ils sont accordés avec le ciel. Sa robe blanche traine derrière elle et des feuilles s’y accrochent ; elles ne la rendent que plus belle encore. Ses cheveux blonds sont coiffés en une longue tresse qui rythme ses pas en se balançant dans son dos. Un jeune homme qui le connait déjà bien l’accompagne. C’est à côté de son tronc qu’elle lui a donné rendez-vous, la première fois. À côté de son tronc, et abrité des flocons par ses branches, qu’ils ont osé s’embrasser. À côté de son tronc aussi qu’il s’est agenouillé, et qu’elle en a pleuré. Une feuille est tombée. Elle a dit oui.

C’est un gentil garçon. Il n’est pas riche, ce n’est même pas un génie. Mais il ne lui fera jamais de mal et il sourit lui aussi. Aucun doute, c’est le plus beau jour de leur vie. Ils serrent les mains des invités, embrassent leurs parents, rient avec leurs amis. Et dès qu’elle passe assez près de lui, elle laisse ses doigts courir sur son écorce, elle en connait les jeunes rides par cœur.

La fête ne se termine que tard dans la nuit. On a accroché des lanternes dans ses branches, et malgré l’atmosphère magique, les invités s’en vont l’un après l’autre, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que les jeunes mariés. L’amoureux aimerait rentrer, retrouver leur petit nid, au village. Il aimerait se blottir contre elle au coin du feu et s’endormir. Mais elle veut rester encore, juste un peu, pas longtemps, s’il-te-plaît ? La journée -leur journée- n’est pas encore terminée. Il faut en profiter. Elle s’accroupit, s’appuie contre son tronc,

salit encore un peu le blanc de sa robe mais qu'importe ? Il la rejoint et s'installe à ses côtés. Il pause sa tête sur son épaule, épuisé, et elle regarde les étoiles. Ces deux-là ne finiront pas comme les vieux couples de paysans qui, de retour des champs, ne peuvent prononcer une phrase sans dénigrer l'autre. Non, ces deux-là seront heureux. Elle viendra moins souvent sur la colline, maintenant qu'elle l'a trouvé. Mais elle continuera de suivre le petit chemin de terre parfois, parce que l'on n'abandonne pas ainsi ses plus anciens amis. Lentement il s'est endormi, appuyé contre elle. Elle savoure le contact des deux êtres les plus aimés. Sous ses branches protectrices, elle s'endort à son tour. Et il les protège, sans bruit, du vent froid qui se lève.
De nombreuses années sont passées. Il a encore grandi, et elle ne monte plus dans ses branches depuis longtemps. Le jeune homme, devenu vieux, s'approche de lui, lentement et avec peine. Arrivé au sommet, surplombant le village, il appuie son front ridé contre son écorce. Leurs motifs s'accordent. Ses larmes mouillent ses racines. Il lui demande de se souvenir d'eux et de leur bonheur, depuis le haut de la colline, parce que la leur n'est pas une histoire que l'on raconte et dont on se souvient. Trop heureuse pour ça. Alors lui, il ne doit pas les oublier. Il se sent un peu bête, là, à lui parler. Mais il comptait tant pour elle…
C'est fou, l'amour, il lui dit, c'est magique. C'est si beau, mais les histoires qu'on en garde sont toutes si laides… pleines de souffrances… il ne reste que les souvenirs, à la fin. N'est-ce pas le plus beau ? Ce bonheur n'appartient qu'à nous, c'est fou.
Il parle, plusieurs minutes il lui semble. Pourtant, quelques secondes plus tard, à peine, il redescend le flanc de la colline, un peu perdu. Il a déjà oublié.

Il fait beau, le soleil brille. Ses jeunes feuillent scintillent et des abeilles lui tournent autour. Un groupe d'hirondelles tout juste arrivées pépient, cachées parmi ses feuilles. Un vent frais agite ses branches d'un rire doux. Le minuscule sentier qui mène à ses pieds est envahis par les nouvelles herbes qui poussent follement. Une minuscule souris atteint agilement le sommet d'un épis encore vert. Sa truffe frétille, elle observe attentivement la colline depuis son perchoir avant de se détendre imperceptiblement. Ses oreilles restent dressées, mais les muscles de ses pattes se relâchent. Elle grignote lentement un fragment de son perchoir, jetant des regards anxieux vers le terrier de la renarde, dont la magnifique fourrure d'un roux teinté de blanc est encore allongée au fond de son antre, profitant de la fraicheur, blottie contre une racine. Tout est parfait.
Soudain, le petit animal se redresse, les sens en éveil. Ses moustaches tremblent. Un aboiement la fait sursauter, elle dégringole. Elle atterrit au pied de son épi, remet ses oreilles en place d'un rapide coup de patte et déguerpit aussi vite que ses minuscules pattes le lui permettent.
Non loin de là, un énorme chien bondit, traversant le champ avec un bâton dégoulinant de bave entre les dents. Ses oreilles noires se lèvent et s'abaissent au rythme de sa course effrénée. Des chardons s'accrochent à ses poils et le pollen chatouille sa truffe. Enfin il rejoint sa maitresse qui se débat parmi les hautes herbes et lui saute dessus, la renversant dans les fleurs. Elle pousse un petit cri surpris avant d'éclater de rire et de caresser affectueusement son chien. Relevée, elle lui prend son bâton et le lance de toutes ses forces. Son compagnon s'éloigne à nouveau et elle reprend son périple. Il ne tarde pas à revenir.
Il lui faut un certain temps pour atteindre le sommet de la colline, accompagnée de son ami qui, épuisé, a laissé tomber son bâton et la regarde, la langue pendante, plein d'un

sentiment impossible à définir, mélange étrange d'amour, d'admiration, d'obéissance, de bienveillance. Sentiment dénué de jugement d'une manière telle qu'aucun humain, jamais, n'en sera capable.
Assise dans l'ombre de ses branches, elle tient sa tête entre ses mains et plonge ses yeux dans ce regard apaisant. Il est si doux, si parfait. Elle l'aime tant, elle aussi. Elle ne sait pas comment le lui dire. Alors elle sort de sa poche un foulard bleu, elle a brodé une étoile dessus. Il la laisse s'approcher, renifle son présent avec curiosité. Elle voit tous les défauts de son minutieux travail mais elle l'attache autour de son cou malgré tout. Il aboie. Pas parce que ce n'est pas assez, pas parce que ce n'est pas exactement ce qu'il voulait. Juste parce que le foulard a son odeur, celle qu'il a appris à connaitre, celle qui veut dire qu'elle n'est jamais loin de lui. Il lui lèche le visage avec entrain, elle se cache en riant. Ils n'attendent rien l'un de l'autre. Et tout est parfait.

Il vient tous les jours. Ses cheveux noirs ressemblent à une jungle et ses yeux sont d'un hypnotisant bleu océan. Il s'assied à chaque fois contre son tronc, un livre sous le bras, et appuie sa tête contre lui avant de fermer les yeux. L'adolescent reste ainsi quelques minutes, sans un mot, pour savourer tout ce qui l'entoure, ce qui est tout proche de lui. La première fois qu'il a failli s'assoupir sous ses branches, son livre posé dans l'herbe à ses côtés, n'importe qui aurait juré qu'il l'avait déjà fait des millions de fois. Depuis, pas un jour n'est passé sans sa visite.
Après quelques minutes de silence, qu'il passe là sans un mouvement et sans un bruit, il ouvre à nouveau les yeux et est ébloui par les rayons de soleil qui se glissent à travers ses feuilles. Il ouvre son livre et tourne les pages à un rythme régulier, son visage laissant paraitre ses émotions au fil de la lecture. Il laisse parfois échapper une petite exclamation outrée, effrayant les papillons qui viennent se poser sur ses mèches folles dans son immobilité. D'autres jours, il éclate en sanglot, accompagnant son personnage préféré dans son chagrin. Pendant ce temps, ses branches veillent sur cette imagination sans limites, qui manque peut-être à ceux qui, jour après jour, plutôt que de tourner les pages d'un monde merveilleux, détruisent le nôtre au fil des chapitres.
À la fin de la journée, quand il n'y a plus assez de lumière pour lire, il referme son livre et soupire. Il appuie encore sa tête contre son écorce, ramène ses deux genoux contre sa poitrine et enfouit sa tête entre ses bras. Des larmes coulent sur ses joues quand il regarde les lumières du village, en contrebas. Puis il se lève, s'essuie les yeux, ramasse son livre et murmure un petit « merci » à celui qui l'accueille entre ses racines sans jamais le juger avant de redescendre le sentier. Et il revient le lendemain, le dos un peu plus courbé que la veille et un nouveau livre sous le bras.
Mais un matin, il ne s'est pas assis. Ce matin, il a simplement appuyé son front contre l'écorce rugueuse et a pleuré, le livre gisant ouvert sur l'herbe lourde de rosée. Cela a duré longtemps.
Maintenant, il parle. Sa voix est à peine un murmure, un simple chuchotement, comme si un autre être que la sève risquait de l'écouter.
« Tu vois, dit-il, c'est plus simple sur le papier. De se révolter, d'être courageux et de ne pas se laisser faire. En réalité, c'est bien plus compliqué de changer le monde. J'ai beau essayer, j'ai beau me battre, personne ne me voit. Je ne sers à rien. Les seules personnes qui m'écoutent… eh bien, elles n'existent pas ! Et regarde-moi, je suis tellement désespéré que je te parle, à toi ! Et ces derniers jours, tu as été plus gentil et accueillant avec moi que n'importe qui depuis longtemps. Je ne sers à rien, c'est ça la vérité, et c'est

pour ça que les autres m'ignorent ou se moquent de moi. Je ne suis doué que pour lire, et encore, même pas de la haute littérature, juste des histoires pleines de magie inutile ! Tu me trouves inutile, hein, toi aussi ? Comme tous les autres ? »
Qui pourrait lui apporter la consolation qu'il attend désespérément ? Qui pourrait entendre ses appels à l'aide ? Qui saurait comment réagir, quoi faire ?
« Je suis fou, mon dieu je suis fou, j'attends sérieusement une réponse de ta part et le pire, c'est que j'y croyais vraiment ! Peut-être que, je sais pas moi, une force supérieure aurait pu intervenir, comme dans les histoires ? Peut-être que le vent aurait pu faire bouger tes feuilles pour former des mots, m'apprendre que j'ai des pouvoirs magiques et que je dois sauver le monde ? Mais non, je suis vraiment trop bête, je suis dans mon monde ! Il n'y a pas de magie, et pas plus d'espoir ! Ou, en tous cas, il n'y en a pas pour moi. »
Et il part en courant. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi ?
Tout le monde l'ignore dans la rue. Personne ne se retourne, personne ne l'arrête pour lui demander ce qui ne va pas. Personne pour l'aider, personne pour répondre à ses hurlements silencieux, à ses larmes invisibles.
Il montait sur la colline tous les après-midi. On ne le remarquait jamais vraiment, où qu'il aille, quoi qu'il fasse. Pourtant, le lendemain, tout le monde remarquera qu'il manquait quelque chose, une présence, une forêt de cheveux noirs. Personne ne demandera son nom.

L'enterrement a été magnifique, des fleurs blanches sont encore déposées devant l'appartement. Malgré ça, malgré ce vide que rien ne remplira, le quotidien n'a pas changé. Aujourd'hui il fait beau, et deux adolescentes en robes d'été aux couleurs vives se protègent du soleil sous ses branches. L'une d'elles a sorti d'une de ses poches un jeu de cartes, et elles jouent depuis maintenant près de trois heures. Les parties étaient, au début, sans cesse interrompues par des fous rires et des sourires complices, mais, au fil des victoires et des défaites, la tension s'est faite palpable. Les deux adversaires tentent de décrypter les pensées de l'autre, déterminées à vaincre.
Soudain, la propriétaire du jeu bondit avec un cri outré, s'emmêlant dans le bleu clair de sa robe.
« Tu triches ! Je ne sais pas comment, mais tu triches ! »
L'autre, tout aussi choquée (bien que pour des raisons différentes) se lève à son tour et déclare que si quelqu'un triche ici, ce n'est sûrement pas elle. Il devient alors le témoin passif d'une scène que même les oiseaux observent avec curiosité : les deux jeunes femmes, qui semblaient pourtant très proches, se hurlent maintenant dessus, se crachant leurs mépris respectifs sans retenue. Tout ça à cause de quelques bouts de papier colorés ! Oui, les humains sont vraiment des créatures étranges.
Le soleil commence à disparaitre et un vent froid secoue ses feuilles. Les joueuses, bien qu'elles ne crient plus, se lancent des regards rageurs. Finalement, l'une d'elle déclare, sa voix redevenue miraculeusement calme : « Il se fait tard, nous devrions rentrer. »
L'autre hésite quelques secondes, mais acquiesce doucement. Elles se rejoignent et, bras dessus bras dessous, retournent au village en riant. L'une d'elle déclare même, avec un immense sourire : « Quel magnifique après-midi nous avons passé ! »

Quelques années passent encore. Le village se rapproche et escalade le flanc de sa colline. Les pique-niques se ressemblent tous. Les enfants apprennent à connaitre ses branches, les oiseaux construisent leur nid. Les années passent et rien ne change.

Il pleut. Pas quelques gouttes, non, un véritable déluge. Des éclairs strient le ciel, éclairant les deux corps qui glissent dans la boue en courant vers lui. Normalement, en ces soirs sombres d'orage, personne ne vient. Ses branches menacent de tomber ou de prendre feu, l'approcher est beaucoup trop dangereux. Mais ces deux-là ont l'âge où le meilleur semble à portée de main et où le pire parait impossible. Ils courent et se retrouvent là, contre son tronc, tenant leur capuche d'une main pour garder leurs cheveux au sec. L'un d'eux crie, sa voix est pleine de joie et d'excitation. L'autre le prend dans ses bras et le serre contre lui, tout aussi heureux mais plus discret, plus renfermé. Leur joie est contagieuse, et l'écureuil qui a emménagé entre ses feuilles il y a quelques mois les observe depuis son abri, intrigué et attiré par l'exaltation de ces deux êtres inconnus.
Celui qui a hurlé se tourne vers le timide et l'embrasse. C'est un baiser déterminé, désespéré, et ce geste marque un point de non-retour. L'atmosphère se teinte d'une poussière d'angoisse et de peur qui disparait bien vite dans l'étreinte des deux âmes. Puis le baiser prend fin. Ils ne se lâchent pas pour autant. Le téméraire attrape le bras du timide et l'emmène tout près du tronc. Là, il sort un petit couteau de sa poche. Sous le regard étonné et curieux de l'écureuil, il dégaine une lame courte et l'approche du tronc.
La pointe de la lame trouve un bout d'écorce un peu abimé et s'y enfonce. Oh, pas beaucoup. Juste assez pour laisser une marque indélébile dans le bois.
Le Téméraire grave rapidement deux lettres entrelacées et murmure au Timide : « Voilà, comme ça, ils ne pourront jamais nous séparer ! On sera toujours ensemble, quoi qu'il arrive ! »
Le jeune homme esquisse un sourire plein d'espoir, mais un éclair le fait sursauter. Il attrape la manche de son âme sœur et le tire jusqu'au village, rêvant d'une tasse de thé auprès d'un feu, blottit contre celui qu'il rêve d'embrasser depuis trois ans. Au diable le regard des autres ! Pourquoi ne devrait-il pas l'aimer ? Et en quoi ses sentiments les concernent-ils ?
Les deux amoureux s'éloignent et, avec eux, leur joie et leur espoir. Ils ne reviendront jamais en haut de la colline mais de nombreux enfants se demanderont, en contemplant cette cicatrice, ces deux lettres enlacées, où sont ceux qui les ont tracées.

Il est vieux désormais, plus de doute. Le village n'est plus le même et la gravure dans son écorce a cicatrisé. Cette année, il accueille entre ses feuilles une famille de corbeaux dont les petits ne cessent de piailler, affamés. Leurs parents s'efforcent de leur ramener toujours plus de vers et de graines pour assouvir leur faim mais tout semble inutile. Ces petits êtres amusent les enfants, qui passent à côté de lui pour rejoindre leur école, chaque matin.
Ses racines sont prisonnières du béton, même si elles le soulèvent, ici et là. De hautes maisons l'entourent, et aucun écureuil ne vient plus. Ses branches sont souvent taillées, et il n'est pas aussi majestueux qu'il devrait l'être.
Peu d'humains savent combien de souvenirs garde son tronc, combien d'années ont marquées son écorce, mais beaucoup posent un regard attaché sur lui. Il semble avoir toujours été là, inébranlable.
Pourtant, ces derniers jours, une agitation inhabituelle s'est emparée de son quartier. Des petits groupes se retrouvent sous ses branches et leurs pancartes effraient les oiseaux. Ils sont révoltés.
Mais rien y fait.

Alessia Ferilli

Il est trop vieux, trop malade.
La décision est prise, votée froidement.
Combien de scènes familières et uniques…
Une barrière a été installée autour de lui.
Combien de souvenirs, combien d'instants…
Des enfants ont caressé sa cicatrice d'amour une dernière fois.
Combien de témoignages de vies perdues…
Certaines personnes âgées ont pleuré.
Combien de symboles…
Une tronçonneuse s'est approchée.
Combien de merveilles…
Il est tombé.
Disparus ?